

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Patrick Nicol, Suzanne Jacob, Denis Thériault

Hugues Corriveau

Number 121, Spring 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37243ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Corriveau, H. (2006). Review of [Patrick Nicol, Suzanne Jacob, Denis Thériault]. *Lettres québécoises*, (121), 26–25.

Patrick Nicol, *La blonde de Patrick Nicol*,
Montréal, Triptyque, 2005, 95 p., 19 \$.



Nicol sont de celles qui, comme lui, remettent en question leur rapport au monde et à l'amour. Séparé de sa blonde, Patrick Nicol n'a de cesse de s'intéresser aux femmes, qu'elles soient voisine, mère d'une amie de sa fille ou camarade de travail. La sensibilité à fleur de peau, le narrateur les imagine nues, devient voyeur de mots et de corps.

Se sentir vivre

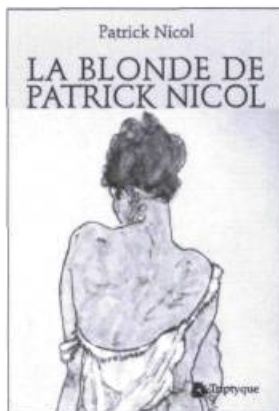
Comment savoir que l'existence qu'on mène est bien celle que nous voulons ?

PETITE DÉPRIME

Patrick Nicol, le narrateur du dernier roman de Patrick Nicol, est en arrêt de travail pour incapacité d'assumer son emploi. Ce narrateur, un peu velléitaire, passe son temps à interroger sa propre vie, sa présence dans le monde, l'importance de la littérature dans ses fantasmes. Ce livre intelligent ne fait aucune concession quand il s'agit d'écrire sur l'ennui, l'ennui ontologique qui remet en question toute pertinence, qu'elle soit amoureuse ou vitale.

DE LA LITTÉRATURE

Le narrateur achète par hasard un vieil exemplaire d'*Anna Karénine*, livre qui traîne, feuilles arrachées, çà et là dans la maison. N'oublions pas que la Karénine s'ennuyait. S'ennuyaient aussi Emma Bovary — le narrateur est un fervent lecteur de Flaubert — comme Lady Chatterley, délaissée par son mari infirme. Bref, les héroïnes qui séduisent Patrick



SE VOIR VIVRE

L'auteur va jusqu'à inventer un double de son narrateur, double qu'il rencontre dans le stationnement d'un supermarché, et qui l'invite à assister à un de ses cours au cégep. Nicol sait bien doser la part de rêve que ce dédoublement présuppose, ce qui est parfaitement idoine au caractère, disons, assez déboussolé du protagoniste. Qui ne rêverait pas de se regarder agir afin de déceler ce qui va et ne va pas, ce qui a fait casser la mécanique ?

À CÔTÉ DE SES POMPES

Tout bascule dans le drame d'une sorte d'inexistence, d'inauthenticité fondamentale, que la difficulté de coïncidence exacerbe. *La blonde de Patrick Nicol* nous fait entrer dans cet interstice de conscience qui permet à quelqu'un de remettre en cause le pourquoi de son existence. Être et agir se heurtant dans cette prose raffinée pour mieux donner à penser le monde de soi comme celui des autres ainsi qu'un spectacle, mondes parfois fortuits, désirables et impénétrables tout à la fois. La narration effleure les aspérités du réel, interrogeant la pertinence des sensations, et l'acuité des autres ainsi regardés, théâtre furtif, ombres fuyantes sur les objets. Les sentiments s'élèvent à peine des âmes, comme si le plus grand besoin des êtres humains était de traverser l'infime espace qui les sépare de leur propre disparition. Ce roman s'écrit sur le fil fragile qui sépare le bonheur d'être et la difficulté d'en assumer parfois l'immense insignifiance.

Suzanne Jacob, *Fugueuses*, Montréal, Boréal, 2005, 328 p., 27,95 \$.

En ces points cardinaux de la vérité

De Carouge à Aiguebelle, la voie de la réconciliation.

TRANSMISSION DES SECRETS

Dans cette histoire sombre qui fouille les profondeurs de la mémoire des femmes d'une même famille aux prises avec des secrets, des rébellions retenues et des désirs de dépassement, la prose se met à tourbillonner, à bouillonner, pourrait-on dire, au rythme même de la quête des origines et du dévoilement.

SE DÉLIVRER PAR LA VOIE DU NORD

Émilie, la mère, perd connaissance. Ce n'est pas rien, surtout quand c'est le 11 septembre 2001. La mère sent que ça se met à parler dans le secret de son



corps. Elle simule un séjour en clinique pour mieux rencontrer à Montréal son frère qu'elle ne voit plus, pour se rendre ensuite auprès de ses parents et de sa grand-mère, à Aiguebelle. Et la mère viendra affronter elle-même l'évidence de ses renoncements, elle qui aurait dû être danseuse et qui est devenue comptable.

DE MÈRE EN FILLES

Ce départ de la mère va pousser ses deux filles à suivre ses traces. Car les traces sont là, marquées au féminin dans ce roman familial qui cherche à démêler les fils d'un écheveau qui fut longtemps inextricable. Nathe, la première narratrice de ce roman écrit comme une fugue musicale, de qui est-elle réellement la fille, sait-elle seulement qu'elle

a une demi-sœur née de la rencontre passagère de son père et d'une Sénégalaise ? Sait-elle que son arrière-grand-mère a aimé une femme avant de se marier ? Sait-elle que son grand-père a été accusé d'inceste puis disculpé, elle qui a été la proie sexuelle de Catherine, elle dont la sœur Alexa a été l'amante du mari prédateur de Catherine ?

RECHERCHE DE DÉLIVRANCE

C'est avant tout le roman d'une quête de soi, qui cherche à faire surgir du monde le moindre aspect de ce qui s'y cache : « Les parfums sont des voix inaudibles,

des textures impalpables, des couleurs invisibles qui nous suspendent dans une sorte de prison de l'air. Il y a toujours une tristesse qui monte aux yeux de ceux qui sont soudain captivés par un parfum et qui tentent de l'identifier. » (p. 20) Ce roman est chevillé autour de ce qui relève le présent, de ce qui le néantise, qui met en scène des femmes découvrant l'âcreté et la violence de la liberté.

SE DÉLIVRER À PARTIR DES ORIGINES

Et quand Nathe et Alexa, sur les traces de leur mère, en somme, remonteront jusqu'au Nord et rencontreront à leur tour et leurs grands-parents et leur arrière-grand-mère, quand elles verront cette dernière liée à une Inuk, nommée Aanaq, elle-même privée de ses origines ancestrales, tout va chavirer. Nathe n'aura d'autre choix que de confronter ses propres démons comme sa vérité, et de redonner la liberté à cette vieille amoureuse, la plus âgée de ces femmes

prisonnières. La libérer de l'hospice où elle croupit, aveugle comme il se doit, c'est de toute première importance pour qui veut accéder à sa propre lucidité. Émilie, la mère, en déclarant « Je n'éprouve aucun désir pour mon désir, ni aucun souvenir d'avoir eu le moindre désir pour mon désir » (p. 190), révèle la profondeur de la blessure de ces femmes en quête d'elles-mêmes.

UNE FILIATION QUI AURAIT PU ÊTRE MORTELLE

En permettant à la plus jeune d'être l'instrument de la délivrance, Suzanne Jacob met le point final à cet atavisme qui contraignait les femmes du clan. Quand Blanche, l'aïeule, part vers sa dernière destinée dans le canot conduit par Aanaq, c'est non seulement ces deux vieilles femmes qui se délivrent de leurs chaînes mais c'est aussi l'avènement du soleil enfin revenu sur les terres de nouveau habitables du Sud. Suzanne Jacob vient de signer un très beau livre, plein de la magie de sa prose dense et d'une rare qualité.

Denis Thériault, *Le facteur émotif*,
Montréal, XYZ, coll. « Romanichels », 2005, 126 p., 18 \$.

Une aventure nipponne

Et si le facteur d'émotivité expliquait l'attitude du facteur ?

CLEPTOMANIE ÉPISTOLAIRE

Nous avons tous découvert Denis Thériault avec son admirable premier roman, *L'iguane*. Cette fois, il nous revient avec un court roman dans lequel un facteur, Bilodo, ne résiste pas à ouvrir le courrier qui lui est confié pour sa tournée dans Saint-Janvier-des-Âmes, les seules lettres privées s'entend.

PRIS AU PIÈGE

Or, voilà qu'il se laisse happer par une correspondance, au moment où il découvre qu'une Guadeloupéenne envoie des haïkus à un chercheur québécois, ce dernier lui répondant de la même manière, sans ajouter à leur poème un seul autre mot. Ségolène, qui habite Pointe-à-Pitre, le séduit ainsi à jamais. Or, par un hasard que seul l'auteur pourrait expliquer, Gaston Grandpré, le correspondant québécois, meurt. La panique s'empare de notre Bilodo. Si Gaston est mort, mort aussi ce « *renku* » ou « poème enchaîné » (p. 46) auquel ils s'adonnaient l'un et l'autre, ce que le facteur ne saurait imaginer, lui qui se prête au « plaisir fugitif de humer l'effluve d'orange qui [...] éman[e] » (p. 19) des lettres insulaires.

ET SI ON DEVENAIT POÈTE

Le héros est en devoir d'apprendre à composer des haïkus, qu'il voudra dignes de sa correspondante. Bilodo, devenu poète, remplace Gaston en envoyant un premier haïku à Ségolène, en en recevant un à son tour pour sa plus grande

joie. La substitution semble réussir et l'illusion fonctionner. Comme l'humour n'est pas exclu de son *Facteur émotif*, on y trouvera cet haïku étonnant :

*Réjouissez-vous
tritons et sirènes
car le prince est de retour*
(p. 75)

Or, on peut lire à la dernière phrase de son roman *L'iguane* : « Réjouissez-vous [...] sirènes [...] tritons [...] car il est enfin de retour, le prince [...] » (p. 177) Faut-il comprendre que ce *Facteur* serait, en fait, une sorte de prétexte pour se moquer (quelque peu) du genre ? La réponse n'est pas évidente, mais disons que quelques soupçons pourraient révéler, çà et là, une attitude qui nous permettrait de le croire.

ÉROTISME LITTÉRAIRE

Il ne faudrait pas croire que ce roman est trop savant et inaccessible ! Bien au contraire ! Car il y a ruse ici, intelligence. Malgré les références savantes dont est truffée cette histoire, rien de plus simple que de se confier à ce suspens qui tient à presque rien, et qui nous fait nous demander tout au long si, oui, une rencontre réelle aura lieu entre Ségolène et le facteur. Et comme pour approfondir encore plus l'univers de cette poésie, Thériault va même jusqu'à calquer un peu son roman sur le modèle du *haibun* japonais. Il faut savoir que ce genre littéraire est une sorte de journal de voyage en deux parties, la première en prose qui raconte des événements concrets et la seconde formée de haïkus. Or, *Le facteur émotif* fonctionne un peu de cette façon, à savoir qu'il raconte une forme de voyage dès lors que le facteur fait sa tournée selon un itinéraire fixe dont la narration est truffée de poèmes.

UNE GRANDE RÉUSSITE

Il faut reconnaître l'intelligence romanesque de Thériault et son habileté à faire se rencontrer des mondes et des genres avec souplesse. Non seulement ce livre convainc-t-il par sa justesse de ton mais aussi par le sujet qui constamment relance l'intérêt.

